

L'ENFER

SI L'Y EN A UN—CE QUE C'EST
COMMENT L'ÉVITER

Par Mgr de Ségur

1 volume in-18.....Prix franco, 12 cts.

PROLOGUE.

C'était en 1837. Deux jeunes sous-lieutenants, récemment sortis de Saint-Cyr, visitaient les monuments et les curiosités de Paris. Ils entrèrent dans l'église de l'Assomption, près des Tuileries, et se mirent à regarder les tableaux, les peintures et les autres détails artistiques de cette belle rotonde. Ils ne songèrent point à prier.

Après d'un confessionnal, l'un d'eux aperçut un jeune prêtre en surplis, qui adorait le Saint-Sacrament. « Regarde donc ce curé, dit-il à son camarade; on dirait qu'il attend quelqu'un. C'est peut-être toi, répondit l'autre en riant. — Moi ! Et pourquoi faire ? Qui sait ? Peut-être pour le confesser. — Pour me confesser ! Eh bien, veux-tu jurer que je vais y aller ? — Toi ! Aller te confesser ! Bah ! » Et il se mit à rire, en haussant les épaules.

« Que veux-tu parier ? reprit le jeune officier, d'un air moqueur et décidé. Parions un bon dîner, avec une bouteille de champagne frappé. — Va pour le dîner et le champagne. Je te défie d'aller te mettre dans la boîte. »

A peine avait-il achevé que l'autre, allant droit au jeune prêtre, lui dit à un mot à l'oreille; et celui-ci se leva, entra au confessionnal, pendant que le pénitent improvisé jetait sur son camarade un regard vainqueur et sagenouillait comme pour se confesser.

« A-t-il du toupet ! » murmura l'autre ; et il s'assit pour voir ce qui allait se passer.

Il attendit cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. « Qu'est-ce qu'il fait ? se demandait-il avec une curiosité légèrement impatiente. Qu'est-ce qu'il peut dire depuis tout ce temps-là ? »

Enfin, le confessionnal s'ouvrit; l'abbé en sortit, le visage animé et grave; et, après avoir salué le jeune militaire, il entra dans la sacristie. L'officier s'était levé de son côté, rouge comme un coq, se tirant la moustache d'un air quelque peu attrapé, et faisant signe à son ami de le suivre pour sortir de l'église.

« Ah, dit celui-ci, qu'est-ce qui t'est donc arrivé ? Sais-tu que tu es resté près de vingt minutes avec cet abbé. Ma parole, j'ai cru un instant que tu te confessais tout de bon. Tu as tout de même gagné ton dîner. Veux-tu pour ce soir ? — Non, répondit l'autre de mauvaise humeur; non, pas aujourd'hui. Nous verrons un autre jour. J'ai à faire; il faut que je te quitte. » Et serrant la main de son compagnon, il s'éloigna brusquement, d'un air tout crispé.

Que s'était-il passé, en effet, entre le sous-lieutenant et le confesseur ? Le voici :

A peine le prêtre eut-il ouvert le guichet du confessionnal, qu'il s'aperçut, au ton du jeune homme, qu'il s'agissait là d'une mystification. Celui-ci avait poussé l'impertinence jusqu'à lui dire, en finissant je ne sais quelle phrase : « La religion ! la confession ! je m'en moque ! »

Cet abbé était un homme d'esprit. « Tenez, mon cher Monsieur, lui dit-il en l'interrompant avec douceur; je vois que ce que vous faites là n'est pas sérieux. Laissons de côté la confession, et, si vous le voulez bien, causons un petit instant. J'aime beaucoup les militaires. Et puis, vous m'avez l'air d'un bon et aimable garçon. Quel si, dites-moi, votre grade ? »

L'officier commençait à sentir qu'il avait fait une sottise. Heureux de trouver un moyen de s'en tirer, il répondit assez poliment : « Je ne suis que sous-lieutenant. Je sors de Saint-Cyr. — Sous-lieutenant ? Et resterez-vous longtemps sous-lieutenant ? — Je ne sais pas trop; deux ans, trois ans, quatre ans peut-être. — Et après ? — Après ? Je passerai lieutenant. — Et après ? — Après ? Je serai capitaine. — Capitaine ? A quel âge peut-on être capitaine ? — Si j'ai de la chance, dit l'autre en souriant, je puis être capitaine à vingt-huit ou vingt-neuf ans. — Et après ? — Oh ! après, c'est difficile; on reste longtemps capitaine. Puis on passe chef de bataillon; puis lieutenant-colonel; puis, colonel. — Eh bien ! vous voyez colonel, à quarante ou quarante-deux ans. Et après cela ? — Après ? Je deviendrai général de brigade, et puis général de division. — Et après ? — Après ? Il n'y a plus que le bâton de maréchal. Mais mes prétentions ne vont pas jusque-là. — Soit; mais est-ce que vous ne vous mariez pas ? — Si fait, si fait; quand je serai officier supérieur. — Eh bien, vous voyez marié, officier supérieur, général, général de division, peut-être même maréchal de France, qui sait ? Et après, Monsieur ? ajouta le prêtre avec autorité. — Après ? après ? répliqua l'officier un peu interloqué. Oh ! ma foi, je ne sais pas ce qu'il y aura après. »

« Voyez comme c'est singulier, dit alors l'abbé d'un ton de plus en plus grave. Vous savez tout ce qui se passera jusque-là, et vous ne savez pas ce qu'il y aura après. Eh bien, moi je le sais; et je vais vous le dire. Après, Monsieur, après, vous mourrez. Après votre mort, vous paraitrez devant Dieu, et vous serez jugé. Et si vous continuez à faire comme vous faites, vous serez damné; vous irez brûler éternellement en enfer. Voilà ce qui se passera après ! »

Et comme le jeune étourdi, ennuyé de cette fin paraissant vouloir s'esquiver : « Un instant, Monsieur ! ajouta l'abbé. J'ai encore un mot à vous dire. Vous avez de l'honneur, n'est-il pas vrai ? Eh bien, moi aussi j'en ai. Vous venez de me manquer gravement; et vous ne devez une réparation. Je vous la demande, et je l'exige, au nom de l'honneur. Elle sera d'ailleurs très sim-

ple. Vous allez me donner votre parole que pendant huit jours, chaque soir avant de vous coucher, vous vous mettez à genoux et vous direz tout haut : « Un jour, je mourrai; mais je m'en moque. Après ma mort, je serai jugé; mais je m'en moque. Après mon jugement, je serai damné; mais je m'en moque. J'irai brûler éternellement en enfer; mais je m'en moque. » Voilà tout. Mais vous allez me donner votre parole d'honneur de n'y pas manquer, n'est-ce pas ? »

De plus en plus ennuyé, voulant à tout prix sortir de ce faux pas, le sous-lieutenant avait tout promis, et le bon abbé l'avait congédié avec bon air, ajoutant : « Je n'ai pas besoin, mon cher ami, de vous dire que je vous pardonne de tout mon cœur. Si jamais vous avez besoin de moi, vous me trouveriez toujours ici, à mon poste. Seulement n'oubliez pas la parole donnée. » Là-dessus, ils s'étaient quittés, comme nous l'avons vu.

Le jeune officier dina tout seul. Il était manifestement vexé. Le soir, au moment de se coucher, il hésita un peu; mais sa parole était donnée; et il s'exécuta.

« Je mourrai; je serai jugé; j'irai peut-être en enfer... » Il n'eut pas le courage d'ajouter : je m'en moque.

Quelques jours se passèrent ainsi. Sa « pénitence » lui revenait sans cesse à l'esprit, et semblait lui tinter aux oreilles. Au fond, comme les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des jeunes gens, il était plus étourdi que mauvais. La huitaine ne s'était pas écoulée, qu'il retournait, seul cette fois, à l'église de l'Assomption, se confessait pour tout de bon, et sortait du confessionnal le visage tout baigné de larmes et la joie dans le cœur.

Il est resté depuis, m'a-t-on assuré, un digne et fervent chrétien.

C'est la pensée sérieuse de l'enfer qui, avec la grâce de Dieu, avait opéré la métamorphose. Or, ce qu'elle a fait sur l'esprit de ce jeune officier, pourquoi ne le ferait-elle pas sur le vôtre, ami lecteur ? Il y faut donc réfléchir une bonne fois.

Il y faut réfléchir; c'est une question personnelle, s'il en fut, et, avouez-le, profondément redoutable. Elle se dresse devant chacun de nous; et, bon gré mal gré, il y faut une solution positive.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, examiner ensemble, brièvement mais bien carrément, deux choses : 1. s'il y a vraiment un enfer; et 2. ce que c'est que l'enfer.

Je fais appel ici uniquement à votre bonne foi et à votre foi.

SI L'Y A VRAIMENT UN ENFER

IL Y A UN ENFER :
C'EST LA CROYANCE DE TOUS LES PEUPLES,
DANS TOUS LES TEMPS.

Ce que tous les peuples ont toujours cru, dans tous les temps, constitue ce qu'on appelle une vérité de sens commun, ou, si vous l'aimez mieux, de sentiment commun, universel. Quiconque se refuserait à admettre une de ces grandes vérités universelles n'aurait pas, comme on dit très-justement, le sens commun. Il faut être fou, en effet, pour s'imaginer qu'on peut avoir raison contre tout le monde.

Or, dans tous les temps, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, tous les peuples ont cru à un enfer. Sous un nom ou sous un autre, sous des formes plus ou moins altérées, ils ont reçu, conservé et proclamé la croyance à des châtements redoutables, à des châtements sans fin, où le feu apparaît toujours, pour la punition des méchants, après la mort.

C'est là un fait certain, et il a été si lumineusement établi par nos grands philosophes chrétiens, qu'il serait superflu pour ainsi dire de se donner la peine de le prouver.

Dès l'origine, on trouve l'existence d'un enfer éternel de feu, clairement consignée dans les plus anciens livres connus, ceux de Moïse. Je ne les cite ici, notez-le bien, qu'au point de vue purement historique. Le nom même de l'enfer s'y trouve en toutes lettres.

Ainsi, au seizième chapitre du livre des nombres nous voyons les trois lévites, Coré, Dathan et Abiron, qui avaient blasphémé Dieu et s'étaient révoltés contre Moïse, « engloutis vivants en enfer, » et le texte répète : « Et ils descendirent vivants en enfer; *descenderuntque vivi in infernum*; et le feu, *ignis*, que le Seigneur en fit sortir, dévora deux cent cinquante autres rebelles. »

Or, Moïse écrivait cela plus de seize cents ans avant la naissance de Notre-Seigneur, c'est-à-dire il y a près de trois mille cinq cents ans.

Au Deutéronome, le Seigneur dit, par la bouche de Moïse : « Le feu a été allumé dans ma colère, et ses ardeurs pénétreront jusqu'aux profondeurs de l'enfer, et ardebit usque ad inferni no- vissima. »

Dans le livre de Job, également écrit par Moïse, au témoignage de plus grands savants, les impies, dont la vie regorge de biens, et qui disent à Dieu : « Nous n'avons pas besoin de vous, nous ne voulons pas de votre loi; à quoi bon vous servir et vous prier ? » ces impies-là « tombent tout à coup en enfer, *in puncto ad inferna descendunt.* »

Job appelle l'enfer « la région des ténèbres, la région plongée dans les ombres de la mort, la région du malheur et des ténèbres, où il n'y a plus aucun ordre, mais où règne l'horreur éternelle, *sed sempiternum horro inhabitat.* » Certes, voilà des témoignages plus que respectables, et qui remontent aux origines historiques les plus reculées.

Mille ans avant l'ère chrétienne, alors qu'il n'était encore question ni d'histoire grecque ni d'histoire romaine, David et Salomon parlent fréquemment de l'enfer comme d'une grande vérité, tellement connue et reconnue de tous, qu'il n'est pas même besoin de la démontrer. Dans le livre des psaumes, David dit entre autres en parlant des pécheurs : « Qu'ils soient jetés dans l'enfer, *converterantur peccatores in infernum.* Que les impies soient confondus et précipités en enfer, et *deducantur in infernum.* » Et ailleurs il parle des « douleurs de l'enfer, *dolores inferni.* »

Salomon n'est pas moins formel. En rapportant les propos des impies qui veulent séduire et perdre le juste, il dit : « Devrons-le tout vivant, comme fait l'enfer, *sicut infernus.* » Et dans ce fameux passage du Livre de la Sagesse, où il le peint si admirablement de la désespoir des damnés, il ajoute : « Voilà ce que disent dans l'enfer, *in inferno*, ceux qui ont péché; car l'espérance de l'impie s'évanouit comme la fumée qu'emporte le vent. »

Dans un autre de ses livres, appelé l'Écclésiastique, il dit encore : « La multitude des pécheurs est comme un paquet d'étoupe; et leur fin dernière, c'est la flamme de feu, *flamma ignis*; ce sont les enfers, et les ténèbres, et les peines, et *in fine ultimum inferi, et tenebræ, et poenæ.* »

Deux siècles après, plus de huit cents ans avant Jésus-Christ, le grand prophète Isaïe disait à son tour : « Comment es-tu tombé du haut des cieux, ô Lucifer ? Toi qui disais en ton cœur : « Je monterai jusqu'au ciel, je serai semblable au Très-Haut, » te voici précipité en enfer, au fond de l'abîme, *ad infernum detraheris, in profundum lacu.* » Par cet abîme, par ce mystérieux « étang, » nous verrons plus loin qu'il faut entendre cette épouvantable masse liquide de feu qu'enveloppe et que cache la terre, et que l'Église elle-même nous indique comme le lieu proprement dit de l'enfer. Salomon et David parlent, eux aussi, de ce brûlant abîme.

Dans un autre passage de ses prophéties, Isaïe parle du feu, du feu éternel de l'enfer. « Les pécheurs, dit-il, sont frappés d'épouvante. Lequel d'entre vous pourra habiter dans le feu dévorant, *cum igne decorante*, dans les flammes éternelles, *cum ardoribus sempiternis ?* »

Le prophète Daniel, qui vivait deux cents ans après Isaïe, dit, en parlant de la résurrection dernière et du jugement : « Et la multitude de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qui ne finira jamais. »

Même témoignage de la part des autres Prophètes, jusqu'au Précurseur du Messie, saint Jean-Baptiste, qui, lui aussi, parle au peuple de Jérusalem du feu éternel de l'enfer, comme d'une vérité connue de tous, et dont personne n'a jamais douté. « Voici le Christ qui approche, s'écrie-t-il. Il vannerà son grain; il recueillera le froment (les élus) dans ses greniers; quant à la paille (les pécheurs), il les brûlera dans le feu qui ne s'éteint point, *in igne inextinguibil.* »

L'antiquité païenne, grecque et latine, nous parle également de l'enfer, et de ses terribles châtements qui n'auront point de fin. Sous des formes plus ou moins exactes, suivant que les peuples s'éloignaient plus ou moins des traditions primitives et des enseignements des Patriarches et des Prophètes, on y retrouve toujours la croyance à un enfer, à un enfer de feu et de ténèbres.

Tel est le Tartare des Grecs et des Latins. « Les impies qui ont méprisé les lois saintes, sont précipités dans le Tartare, pour n'en sortir jamais, et pour y souffrir des tourments horribles et éternels, » dit Socrate, cité par Platon, son disciple.

Et Platon dit encore : « On doit ajouter foi aux traditions anciennes et sacrées qui enseignent qu'après cette vie l'âme sera jugée et punie sévèrement, si elle n'a pas vécu comme il convient. » Aristote, Cicéron, Sénèque, parlent de ces mêmes traditions, qui se perdent dans la nuit des temps.

Homère et Virgile les ont revêtus des couleurs de leurs immortels poésies. Qui n'a lu le récit de la descente d'Énée aux enfers, où, sous le nom de Tartare, de Pluton, etc., nous retrouvons les grandes vérités primitives, défigurées mais conservées par le paganisme ? Les supplices des méchants y sont éternels; et l'un d'eux nous est dépeint comme « fixé, éternellement fixé dans l'enfer. »

Et cette croyance universelle, incontestable et incontrastée, le philosophe sceptique Bayle est le premier à la constater, à la reconnaître. Son confrère en voltairianisme et en impiété, l'anglais Bolingbroke l'avoue avec une égale franchise. Il dit formellement : « La doctrine d'un état futur de récompenses et de châtements paraît se perdre dans les ténèbres de l'antiquité; elle précède tout ce que nous savons de certain. Dès que nous commençons à débrouiller le chaos de l'histoire ancienne, nous trouvons cette croyance, de la manière la plus solite, dans l'esprit des premières nations que nous connaissons. »

On en rencontre les débris jusque parmi les superstitions informes des sauvages de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie. Le paganisme de l'Inde et de la Perse en garde des vestiges frappants, et enfin le mahometisme compte l'enfer au nombre de ses dogmes.

Dans le sein du Christianisme, il est superflu de dire que le dogme de l'enfer est enseigné hautement, comme une de ces grandes vérités fondamentales qui servent de base à tout l'édifice de la Religion. Les protestants eux-mêmes, les protestants qui ont tout détruit avec leur folle doctrine du « libre examen, » n'ont pas osé toucher à l'enfer. Chose étrange, inexplicable ! au milieu de tant de ruines, Luther, Calvin et les autres ont dû laisser debout cette effrayante vérité, qui de-

vait cependant leur être personnellement si importante !

Donc, tous les peuples, dans tous les temps, ont connu et reconnu l'existence de l'enfer. Donc ce dogme terrible fait partie de ce trésor des grandes vérités universelles, qui constituent la lumière de l'humanité. Donc, il n'est pas possible à un homme sensé de le révoquer en doute en disant, dans la folie d'une orgueilleuse ignorance : Il n'y a point d'enfer !

Donc enfin : Il y a un enfer.

IL Y A UN ENFER :

L'ENFER N'A PAS ÉTÉ INVENTÉ ET N'A PAS PU L'ÊTRE.

Nous venons de voir que, dans tous les temps, tous les peuples ont cru à l'enfer. Cela seul prouve déjà qu'il n'est pas d'invention humaine.

Supposons un instant le monde vivant bien tranquille, au milieu des plaisirs, et abandonné sans crainte à toutes les passions. Un beau jour un homme, un philosophe, vient lui dire : « Il y a un enfer, un lieu de tourments éternels, où Dieu vous punira si vous continuez à faire le mal; un enfer de feu, où vous brûlerez sans fin, si vous ne changez de vie. »

Vous figurez-vous l'effet qu'aurait produit une pareille annonce ?

D'abord personne n'y aurait cru. « Que venez-vous nous prêcher là ? aurait-on dit à cet inventeur de l'enfer. Où avez-vous pris cela ? Quelles preuves nous en apportez-vous ? Vous n'êtes qu'un rêveur, un prophète de malheur. Je le répète, on ne l'aurait pas cru. »

On ne l'aurait pas cru, parce que tout, dans l'homme corrompu, se cabre instinctivement contre l'idée de l'enfer. De même que tout coupable repousse tant qu'il peut l'idée du châtement, de même, et cent fois plus, l'homme coupable repousse la perspective de ce feu vengeur éternel, qui doit punir si impitoyablement toutes ses fautes, même ses fautes secrètes.

Et surtout dans une société, comme nous la supposons un moment, où personne n'aurait jamais entendu parler de l'enfer, la révolte des préjugés serait venue se joindre à la révolte des passions. Non-seulement on n'aurait pas voulu en croire cet inventeur malencontreux, mais on l'eût classé avec colère, on l'eût lapidé, si bien que l'envie de recommencer ne serait plus jamais venue à personne.

Que si, par impossible, on eût ajouté foi à cette étrange invention; si, par une impossibilité bien plus évidente encore, tous les peuples se fussent mis à croire à l'enfer, sur la parole du sésuït philosophe, quel événement, je vous le demande ! Le nom de l'inventeur, le siècle, le pays où il aurait vécu, eussent-ils pu ne pas être consignés dans l'histoire ?

Or, rien de tout cela. Quelqu'un a-t-il jamais été signalé comme ayant introduit dans le monde cette doctrine effrayante, si contraire aux passions, les plus enracinées de l'esprit humain, du cœur, des sens ?

Donc l'enfer n'a pas été inventé. Il n'a pas été inventé, parce qu'il n'a pas pu l'être. L'éternité des peines de l'enfer est un dogme que la raison ne peut comprendre; elle peut le connaître, mais non pas le comprendre, parce qu'il est au-dessus de la raison. Ce que l'homme ne peut comprendre, comment voulez-vous qu'il ait pu l'inventer ?

C'est précisément parce que l'enfer, l'enfer éternel, ne peut être compris par la raison, que la raison s'insurge contre lui, dès qu'elle n'est point éclairée et relevée par les lumières surnaturelles de la foi. Comme nous le verrons plus loin, la raison crie à l'injustice, à la barbarie, et par conséquent à l'impossibilité.

Le dogme de l'enfer et ce que l'on appelle « une vérité inconnue, » c'est-à-dire une de ces lumières d'origine divine qui luit en nous, malgré nous; qui est au fond de notre conscience, incrustée dans les profondeurs de notre âme, comme un diamant noir, qui brille d'un sombre éclat. Personne ne peut l'en arracher, parce que c'est Dieu même qui l'a mis là. On peut couvrir ce diamant et ses sombres feux; on peut en détourner ses regards et l'oublier pour un temps; on peut le nier en paroles; mais on y croit malgré soi, et la conscience ne cesse de le proclamer.

Les impies qui se moquent de l'enfer en ont, au fond, une peur terrible. Ceux qui disent qu'il est démontré pour eux qu'il n'y a point d'enfer, se mentent à eux-mêmes et mentent aux autres. C'est un vœu impie du cœur, plutôt qu'une négation raisonnée de l'esprit. Au dernier siècle, un de ces insolents écrivait à Voltaire qu'il avait découvert la preuve métaphysique de la non-existence de l'enfer : « Vous êtes bienheureux, lui répondit le vieux patriarche des incrédules; moi, je suis loin d'en être là. »

Non, l'homme n'a pas inventé l'enfer. Il ne l'a pas inventé, et il n'a pas pu l'inventer. Le dogme d'un enfer éternel de feu remonte à Dieu même. Il fait partie de cette grande révélation primitive qui est la base de la Religion et de la vie morale du genre humain.

Donc, il y a un enfer.

IL Y A UN ENFER :

DIEU LUI-MÊME NOUS EN A RÉVÉLÉ
L'EXISTENCE.

Les quelques passages de l'Ancien-Testament que j'ai cités plus haut, montrent déjà que le dogme de l'enfer a été révélé de Dieu même aux Patriarches, aux Prophètes et à l'ancien Israël. En effet, ce ne sont pas seulement des témoignages historiques; ce sont encore et surtout des témoignages divins, qui commandent la foi, qui s'imposent à notre conscience, avec l'autorité infail- lible de vérités révélées.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a solennellement confirmé cette révélation redoutable; et quatorze fois dans l'Evangile il nous parle de l'enfer.